

# LA STAR

par Chantal Pelletier

elle plante ses yeux dans les miens, je rétrécis, je fonds, j'ai les mains moites, j'ouvre la bouche sans oser bafouiller, je suis venue lui montrer que je suis une femme déterminée, qui ne s'en laisse pas compter. Raté!

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Sa voix est chaude, basse, elle devrait être capable de la déformer, la casser, la rendre rocailleuse, le timbre conviendrait, oui, on pourrait entendre Francine quand elle parle. Elle dans la peau de Francine? Impossible, elle est beaucoup trop belle. Si pomponnée, si camouflée, si trafiquée, chez elle, à trois heures de l'après-midi! Elle n'acceptera pas. L'idée de ce contre-emploi est un contresens.

Je suis presque certaine, et je pense à ça au lieu de penser à ce que j'ai à lui dire, que les yeux ont été refaits, la bouche regonflée, retendue par des injections, la lèvre supérieure en garde une raideur pathétique. Elle s'est maquillée avec un soin extrême, a pâli ses cernes, redessiné sa bouche au crayon avant de la farder, ombré ses joues d'un fond de teint plus rosé, poudré finement le tout d'une transparente matité. On devine la ride sans la voir, dans le visage habilement plâtré, le cou est masqué par une étoile d'un beau rouge profond et un bandeau à peine plus clair dissimule ses cheveux. Rien n'est oublié. Même les mains qui clameraient clairement leur âge disparaissent sous les manches larges de sa tunique en cachemire d'où ne dépassent que des griffes bombées parfaitement laquées. Non, rien n'est laissé au hasard.

Je sais tout ça, je la plains au fond de se donner tant de peine. Pour moi, ces artifices ne comptent pas. Mon métier est de réaliser, de presser l'image pour en extraire un peu du jus de la réalité, mais arracher les oripeaux qui défigurent cette femme pour atteindre son désordre est un exploit au-dessus de mes moyens.

– Excusez-moi un instant.

Elle m'abandonne, elle me laisse la chance de me ressaisir. Dès qu'elle a disparu, je me sens effectivement soulagée, presque légère! L'intermède fait partie de sa mise en scène, elle sait qu'elle est une apparition pour ses visiteurs et les laisse s'en remettre. Et quelle apparition. J'ai vu cette femme des centaines de fois sur les écrans, les affiches, mais je ne m'attendais pas à ce choc. Il faut dire que les rideaux tirés, l'éclairage tamisé de rose sont une mise en lumière flatteuse d'un plateau de théâtre ou de tournage, pas d'un appartement.

J'inspire profondément, ma panique est absurde. Cette femme est apprêtée, je l'ai toujours su, je ne pouvais m'attendre à autre chose, quarante-cinq ans de carrière, elle travaille son image en permanence, tient à rester proche de la splendide effigie qu'elle fut, trente ans plus tôt, pour la campagne publicitaire mondiale d'une grande marque de parfum,

des milliers de fois son visage en gros plan dans les magazines, aux devantures des parfumeries, dans les grands magasins, le métro, sur les autobus, sur des mètres carrés de façades, des millions de fois le visage de la beauté. La longueur des cils, le velouté de la bouche, la masse épaisse et brillante de la chevelure. Chaque millimètre de sa peau cent fois agrandi, méticuleusement retouché.

Elle s'oblige à être proche de cette beauté, chez elle, à n'importe quelle heure du jour. Se montrer différente serait monstrueux, même elle s'interdit probablement de se reconnaître au réveil, gonflée, défaite, poisseuse de sueur, la joue plissée par le drap. Non, personne ne peut imaginer qu'un drap oserait plisser sa joue. Elle seule sait. Au plus vite, elle efface cet horrible instant où elle se sent étrangère à elle-même. Elle préfère rester étrangère à tous, n'autoriser personne à la regarder, ne pas contraindre ceux qui la surprendraient sans fard à la comparaison de son visage nu avec celui des affiches, des pages des magazines.

Elle revient, somptueuse, j'ai presque pitié d'elle, du travail qu'elle s'impose en permanence pour paraître parfaite, compassion idiote, peu m'importent ses préoccupations, j'ai besoin d'elle, c'est tout.

Je m'éclaircis la gorge, sa présence me noue à nouveau, je n'aime pas ses gestes affectés pour s'asseoir, ses ongles carmin sont ridicules, je dois cesser de la regarder, c'est moi qui compte, mon projet, mon enthousiasme, ma capacité à convaincre.

Je n'y arriverai pas, je n'aurais pas dû venir, je m'écroule dans le canapé, ma main effleure un cuir si souple qu'on pourrait y tailler des sous-vêtements. Je n'ose la regarder, la fascination qu'elle m'inspire m'absorbe trop. Les célébrités ne m'impressionnent pourtant pas, j'ai l'habitude, mais face à elle je reste interdite, mes joues se crispent autour d'un sourire imbécile. Je ne parviens pas à gommer les artifices qui la masquent, à imaginer son visage nu, révélant son âge.

– Je vous écoute...

Au-delà de son sourire, elle est froide. Avec elle-même aussi elle doit être froide, sans véritable affection pour celle qui se cache sous les cosmétiques. Cosmos, l'ordre grec, j'y pense forcément. La beauté de l'univers. Cela ne m'aide pas. Je n'arrive pas à dépasser la rancune que j'éprouve contre moi. J'ai pourtant su déplacer des montagnes pour boucler mes deux premiers films. Devant elle, cela n'existe plus. La médiocre cinéaste en reste à l'arrêt sur image, je me racle la gorge, je n'ose pas, je l'entends déjà dire à son agent cette fille n'a pas l'autorité suffisante pour tenir un tournage, me diriger moi, oui, ce sera son commentaire, j'en suis certaine, je l'ai entendue plusieurs fois proclamer le besoin masochiste qu'ont les acteurs de se soumettre... Se soumettre, c'est ce que je suis en train de faire, moi!

Cette idée m'exaspère. Je lance ma phrase d'un coup, sans réfléchir, sans respirer:

– Votre agent a dû vous dire quelques mots du personnage: Francine. Nous sommes avant guerre, en France, dans une campagne reculée de la Bresse. Francine a douze enfants, elle dirige la ferme et le moulin d'une main autoritaire...

– Pourquoi moi?

Elle m'a interrompue, elle ne m'écoute pas, elle s'en fout, son indifférence anéantit ma dernière chance. Les producteurs espagnols lâcheront si je ne leur apporte pas un nom. Et si les Espagnols lâchent, je perds la Sofica, c'est sûr! Restent le CNC, Canal+ et Jérôme, mais Jérôme... Ne pas penser à Jérôme, montrer ma présence d'esprit, ma fermeté:

– J'ai pensé tout de suite à vous en écrivant, Francine est mon arrière-grand-mère, elle est morte quand j'avais 8 ans, elle était merveilleuse. Les deux femmes pour qui j'ai eu le plus d'admiration jusqu'à présent c'est elle... et vous!

C'est presque vrai: ado, j'avais sa photo dans ma chambre. Je l'admire et c'est mauvais pour moi, la fascination paralyse, je regarde mes mains qui s'agitent:

– En venant, j'ai parié que prendre le risque de ce personnage, endosser sa douleur, assumer son délabrement vous plairait.

Délabrement. Elle soupire, je l'ennuie, les compliments sont son triste ordinaire, je ne sais pas m'y prendre.

Je sors le scénario de mon sac, après tout, qu'elle lise, bon sang, sept ans que je suis sur ce projet. Sept ans, elle peut prendre une heure et demie pour lire cent feuillets, c'est son métier, après tout! Je lui donne les DVD de mes deux premiers films, elle les repose sans leur jeter un regard. Du haut de sa grandeur, Son Altesse discerne à peine ses sujets.

Tout de même, elle a dû lire un ou deux articles sur mes films dans la presse, elle ne passe pas son temps entre sa boîte à bijoux haussmannienne et l'institut d'esthétique!

– J'ai vu votre premier film, elle soupire.

Un espoir soudain, elle va donner une appréciation, dire quelque chose, même un c'était pas mal me suffirait, ou un intéressant, ma foi. Rien.

Je ne sais pas pourquoi j'insiste, ma voix est presque inaudible:

– Je pense que vous êtes la seule actrice capable d'incarner cette femme abîmée, souffrante, détruite par le travail et les maternités.

Je n'aurais pas dû, elle n'a pas eu d'enfant, elle va prendre ça pour une pique. Erreur fatale!

– Vous croyez ça?

Elle se lève. C'est foutu! Je remarque ses talons vertigineux, des mules en fine peau caramel sur lesquelles bat sa jupe de crêpe noire alors qu'elle se dirige vers la haute fenêtre, écarte les rideaux. Une lumière crue, blessante, jaillit autour d'elle, auréole sa silhouette longue et droite qui me tourne le dos. Quelle est la nouvelle mise en scène? Sainte illuminée par la lumière divine dans un tableau de maître ou artiste de music-hall travaillant son entrée? Peu m'importe. Il faut que je parte. Elle ne se retourne pas, sa voix est rauque, fatiguée:

– Vous me prenez pour une idiote?

Tant pis, j'aurai tenté la seule chance qui me restait, le montage financier du film avec Jérôme pour seul producteur est impossible, Jérôme est un psychopathe, tous les producteurs le sont sans doute, mais lui... de sa faute si je suis venue! Tu lui parles, tu la mets dans ta poche, ce serait le rôle de sa vie, elle deviendrait la Meryl Streep française, elle se placerait en un seul film au-dessus de toutes ces actrices hexagonales qui se prennent pour des ambassadrices de l'élégance et du bon goût parisiens, toutes ces peinturlurées qui confondent leur métier avec celui de mannequin, qui n'ont pas su vieillir, assumer leur âge.

Assumer, assumer, je voudrais le voir à ma place, Jérôme, non, ne pas penser à Jérôme! Je me bouffe les doigts. Calme, respirer, mon regard

balaie l'appartement, je m'en fous, je m'en fous... Bien fait pour moi, pas assez forte pour ce métier, sinon je ne vivrais pas un tel fiasco, je ne serais pas couverte de dettes!

Elle s'éloigne de la fenêtre, se place au centre du trapèze blanc que découpe sur le tapis le bloc de lumière aveuglante, offre son visage à ce cruel projecteur. Le camouflage ne camoufle plus la peau fanée piquée de plaques rosâtres, le cou flasque...

– Vous croyez que je ne suis pas consciente de votre talent, que je ne me rends pas compte de la chance que vous m'offrez?

L'air d'un poisson pêché depuis plusieurs jours, je ne sais que comprendre, je la vois descendre de ses chaussures, «tomber» d'un coup de dix centimètres. La silhouette, tassée, presque trapue, a une solidité soudaine.

– Vous croyez que je me prends pour une couverture de magazine?

Ses mains jaillissent dans l'éclairage impitoyable. Longues, robustes, une rousseur d'automne gonflée de ruisseaux bleutés, des mains à creuser la terre, à soulever les feuilles, à laver le linge au froid de la rivière, des mains rouges et rêches, prêtes à toutes les blessures, sur lesquelles se liraient la force, le courage, des mains qui pourraient être le cœur du film, son affiche, le cri rauque d'une mère universelle que nous rêvons tous de rencontrer, l'image me serre la gorge, je n'ai pas oublié les mains de Francine, je ne les oublierai jamais.

Elle fait glisser son bandeau sur les cheveux minces et mousseux, rayonnante fourrure qui auréole son visage brusquement douloureux. Le front se plisse, la bouche se pince, elle se voûte, humble, vulnérable, étoile descendue parmi nous, terrienne. Elle relève la tête, elle ne m'impressionne plus, c'est autre chose, elle est imposante, tragique. Magnifique.

L'étoile tombe, le gilet de cachemire rejoint le tapis. Les bras dodus troués de fossettes sont ceux d'une femme gourmande et brave qui

*Le front se plisse, la bouche se pince, elle se voûte, humble, vulnérable, étoile descendue parmi nous, terrienne.*

laisse le corps faire son travail sans y penser. La peau froissée et rougie de sa poitrine est gravée de stries profondes. Ses seins doivent être fatigués, si fatigués, doux, usés, attendrissants.

Elle chiffonne son bandeau pour frotter son visage, effacer les poudres et les crèmes, mêler le rouge au noir dans une crasse qui souligne les bajoues, les ridules. La bouche amincie propose un sourire triste et plein d'espoir, oui, elle me donne un vrai sourire, le premier, je n'avais pas osé imaginer qu'elle puisse m'offrir si vite, avec tant de naturel, cette bouche à embrasser les mômes, les paumés, les vieux, je n'avais pas osé lui imaginer des yeux abîmés par les nuits terminées avant l'aube pour nourrir tous les habitants de la ferme, les animaux, les ouvriers, les enfants trop nombreux.

La jupe soulevée dévoile des jambes massives, des genoux gonflés à la peau trop blanche, parcourue de veinules mauves. Des jambes qui ont arpenté la cour de la ferme et le potager, qui, douze fois, ont porté un enfant en plus d'elle.

Elle me regarde de ses yeux las, bouleversante de beauté, heureuse d'avoir vécu si longtemps.

Sa voix est celle de Francine:

– Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais dire non!

Chantal Pelletier, lyonnaise d'origine, a commencé en 1976 par faire partie du trio Les Trois Jeanne qui a tourné pendant dix ans de Paris à Montréal ou Kinshasa. C'est aussi en 1976 qu'elle publie son premier roman, *L'Octobre*, chez Pauvert. On lui doit depuis une vingtaine d'ouvrages: romans, essais, ou encore policiers, à l'image de *Eros et thalasso*, réédité en 2006 chez Gallimard « Folio policier ». Cette nouvelle sera publiée en octobre aux éditions Fayard, dans le recueil *Noir caméra!*